

Les sirènes

Autor(en): **T.R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 15

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« un peu portés sur leur bouche », la pâtisserie qui accompagne le thé a pris le caractère d'une institution sociale que l'on n'aurait pas osé rêver aux derniers jours de « la Dame » vaudoise.

S. C.

Un tout fort. — Un tout jeune pasteur fut appelé à exercer son ministère dans une paroisse de campagne, dont, quinze ans auparavant, son père avait été le conducteur spirituel.

— Oh ! lui disait un jour un paysan, pou ce qui est de mossieu votre père, il était bien aimé ici. Faut dire qu'y se donnait beaucoup de peine, surtout pou les écoles. En commission scolaire, il a proposé bien des réformes qui, ma foi, étaient très nécessaires. On s'en est toujou bien trouvé.

— Oui, je sais, je sais, mon père s'est toujours beaucoup intéressé à tout ce qui touche au domaine scolaire.

— Oh ! pou ça oui ; y a pas à dire, en polygamie, c'était un tout fort.

LES SIRÈNES

I

O Léman ! quand ton flot s'abaisse et se soulève,
Comme le jeune sein d'une femme qui dort,
Et murmure la nuit, sur le sable des grèves,
Le chant de la sirène au poète qui rêve
En guidant son esquif loin des bruits de ton bord.
D'où me vient cet effroi dont l'âme est oppressée,
Ce désir mêlé de peine et de bonheur,
Quand ma frêle nacelle, à ton flot balancée,
Comme on berce un enfant, assoupit ma pensée
Et réveille mon cœur ?

La lune rêve au ciel et sa lumière exquise
Répand sur la nature une étrange langueur ;
L'air est tiède et subtil ; une légère brise
Vient caresser la lèvres : il semble qu'on se grise
D'une haleine d'amour et d'un parfum de fleur.

La lune te contemple, ô lac ! et ta surface
Baigne sa blanche image à l'ondoyant contour ;
Sur la vague qui passe, elle glisse et s'enlace
Au reflet qui la suit, se sépare et s'efface ;
Un autre prend sa place et s'enfuit à son tour.

Pour mon œil fasciné, ces clartés vaporeuses
Sont tes nymphes, ô lac, qui prennent leurs ébats,
Et la molle rumeur des vagues paresseuses
Chante comme un appel de lèvres amoureuses
Qui m'attirent sans cesse et me disent tout bas :

« Toi qui n'es pas heureux, plonge-toi dans nos

[ondes !

Viens, nous t'y bercerons pour calmer ta douleur !
Viens, nous dirigerons nos courses vagabondes,
Au gré de tes desirs, dans ces cryptes profondes
Qui reflètent du ciel la joie et la couleur !

Là, pour mieux l'apaiser, d'une voix nonchalante,
Nous te dirons des chants de repos et d'oubli ;
La plus belle de nous et la plus consolante
Mettra de longs baisers sur ta lèvre brûlante,
Et sa main sur ton front par le rêve pâli.

Quand tu seras lassé de notre folle ivresse,
Nous te prendrons enfin tour à tour dans nos bras,
Et nous te redirons la suprême tendresse
De la mère à l'enfant qui l'aime et la caresse,
La tête sur son sein... et tu t'endormiras !

II

Mais la nuit s'atténue :
C'est un rayon brillant
Qui perce au loin la nue
Qui point à l'orient ;
C'est enfin la lumière,
Le retour du soleil ;
C'est la nature entière
Qui chante le réveil ;
L'Alpe qui s'illumine,
Superbe en sa vigueur,
Et qui me dit : « domine
Les rêves de ton cœur !
Espère, agis et chante ;
Ainsi que moi sois fort ;
L'action est vivante ;
Le rêve c'est la mort ! »

T. R.

IENA DE BOCAN

M'ENLÉVAI que porri vo dere porquie on
lau z'avai de Bocan quemet nom sobri-
quie, à cliu trâi frâre. Câ l'étant trâi ;
Djedion, lo pe vilhio, Djan, que l'étai à mo maitet,
et Djabram lo dzouveno. L'étai Djedion à Bo-
can, Djan à Bocan, et Djabram à Bocan, et
quand l'étant lè trâi, on lau desâi lè Bocan, tot
cou. Crâio prau que cein étai vegnâi de vilhio,
que lo rièrè père-grand avâi z'on z'u gardâ iena
de cliu bîte que chêtant pas plie bon que ne
faut. Ao bin, étant-le pe-t'fîre d'on velâdzo qu'on
lau desâi lè Bocan : tot cein sè pao, lâi avâi tant
de croûte leingue dein lo payi, lè z'autro iâdzo.
Heureusement, qu'âo dzo de vouâ, avoué tote
cliu z'écoule, lè croûte leingue sant gaillâ ao
rebut ; mâ tot parâi ein reste quauqu'ene.

D'au, po ein reveni à noutrè Bocan, l'avant
lau borni que l'avâi falta de tsandzi. L'avâi mē
de cinquante ans, on vilhio borni ein bou, tot
pourri, plein de perle, que mīmameint l'eintse
tegnâi pe rein à la tchivra. Colâve pertot. L'arâi
fâiu tot refère à nâovo, ma lo père Bocan ne
voliâve pas eimplèyî atant d'erdzèint po de
l'iguie et sè décide à atsetâ la tchivra onn'an-
née et lo borni lè z'annâie d'apri.

Justameint, à n'on velâdzo pas bin lilein, lâi
avâi onna tchivra de borni à veindre que vegnâi
d'onna carrâie que l'avant fotu avau et que sè
voliâve pas refère. Atsè dan lo père Bocan que
va fère on tor per lè et que l'atsite cliu tchivra,
que pouâve bin dourâ oncora on par d'an, por
cein que l'étai pas pî tant croûte.

Lo dzo d'apri l'einvouye sè trâi valet avoué
on tsé à brancâ et lè bâo po amenâ cli l'affère,
onna pucheinta tchivra, vâi ma fâi ! granta, bon
bou, que l'étai pardieu pas trau d'ître traî po la
tserdzi.

Quand l'è que fut su lo tsé, bin calâie, mē
trâi corps s'aguellant per-dessus à cabelyon,
Djedion ao maitet que tegnâi l'écourdjâ, Djan
et Djabram dè côute que subiâvant : *Roulez
tambours*. N'avant pas fè trâi ceint pî que rein-
contrant on certain faceu de per lè que s'appe-
lâve Senaillon et que sè met à recaffâ quemet
se on lo gatoillive dèso lè pî.

— Eh ! Senaillon, qu'a-to tant à recaffâlâ ? que
l'âi diant dinse noutrè z'individu.

— Eh bin ! so repond Senaillon, su dza vilhio,
ma l'è tot parâi lo premi coup que vâio trâi bo-
can dessus onna tchivra !

MARC A LOUIS.

La livraison de *mars* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVER-
SELLE contient les articles suivants :

Un philosophe de Neuchâtel, Félix Bovet, par Paul
Stapfer. — Enfant de commune. Roman, par T. Combe.
(Troisième partie.) — L'initiative populaire en matière de
légalisation fédérale, par Virgile Rossel, conseiller national.
— Les parcs nationaux, par Henry Correvon. — Choses de
Byzance, par A. Lombard. — Dora Kremer, Nouvelle, de
H. Hyermans. (Troisième et dernière partie.) — Chroniques
parisiennes, italiennes, allemandes, américaines, suisses, scien-
tifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne.

PAS ENCORE GELÉS

ÇA ne manque jamais ! D'ici trois ou quatre
semaines, vous allez voir les journaux de
toutes nuances, de tous formats, de tous
pays, entonner d'un commun accord le petit
couplet traditionnel des « Saints de glace ». Ils
nous rediront pour la centième fois, — pour la
centième ! allons donc, pour la millième fois ! —
des choses que tout le monde sait sur le bout
du doigt. Détails historiques, météorologiques,
anecdotes, toute la lyre, enfin. C'est la tradi-
tion ; ils n'y failliraient pas pour un coup de
canon.

Et le bon public, qui, somme toute, est
ce que l'ont fait les journaux, marche bénévo-
lement. Il lit, relit, pour la centième fois le petit
refrain traditionnel. Peut-être bien a-t-il pour

excuse l'espoir chimérique de trouver dans cette
lecture quelque détail inédit ou de lui enore
ignoré, tout au moins.

Il y a comme ça, dans le cours de l'année,
quelques dates, quelques événements qui jouis-
sent de ce privilège de marquer, à chaque re-
tour, leur passage dans les journaux. Ainsi, par
exemple, Noël, ses petits sapins, sa bûche, son
oie traditionnels, Pâques et ses œufs, le Nou-
vel-An des Juifs, etc.

Tout cela ne prouve-t-il pas de façon écla-
tante l'embarras où se trouvent souvent mes-
sieurs les journalistes de servir à leurs lecteurs
le menu attendu plus impatiemment chaque
jour.

Et puisqu'il faut absolument passer par là,
voici quelques renseignements intéressants sur
les variations de la température. Pour mince
qu'il soit, le *Conteur* aura au moins le mérite
d'être venu beau premier, cette année. D'ail-
leurs, il ne s'agit pas précisément ici des fa-
meux saints de glace.

C'est devenu, en quelque sorte, une vérité
courante que les saisons sont aujourd'hui plus
rigoureuses qu'autrefois ; et même le refroidis-
sement de notre globe est considéré comme un
fait indéniable.

Suivant les opinions recueillies par un profes-
seur d'histoire naturelle, qui a mené, dans les
campagnes, une enquête sur ce sujet, l'abaisse-
ment de la température depuis une trentaine
d'années est constatée par la transformation des
cultures.

La terre ne donne plus aujourd'hui les
mêmes produits que jadis ; tel produit qui ve-
nait bien dans les champs n'y mûrit plus et dis-
paraît chassé par le froid. C'est ainsi que peu à
peu la limite des vignobles tend à reculer dans
le Midi, tandis que les essences du Nord ga-
gnent du terrain.

Dans le département de l'Aisne, par exemple,
l'enquêteur a vu des espaces couverts de blé où
la vigne mûrissait autrefois et donnait de lucra-
tives vendanges ; et les paysans interrogés ont
tous répondu que cette substitution s'était im-
posée aux propriétaires par le refroidissement
du climat. Le soleil, disaient-ils, ne veut plus
chauffer.

Ailleurs, le maître d'auberge, en servant le
vin du pays, prévenait d'un air navré les con-
sommateurs qu'il fallait se dépêcher d'en boire,
parce que la terre n'en produirait plus.

Il faut, disait-il, désormais chez nous renon-
cer à la vigne et semer à la place des pommes
de terre ou du blé ; plus moyen de faire du vin ;
les gelées gâtent tout et les grappes ne mûris-
sent plus.

Dans cette région, il y a beaucoup de villages
où les paysans, qui buvaient jusqu'à ces der-
nières années du vin, boivent maintenant du
cidre.

C'est donc l'avis général que les cultures exi-
geant un degré de température un peu élevé
tendent à disparaître de nos climats ; d'où cette
conclusion que la Terre se refroidit. Mais en
somme, jusqu'ici du moins, cette assertion re-
pose sur les résultats d'une enquête menée rap-
idement et limitée à une région particulière.
Il n'y a rien là qui ressemble à une certitude
scientifiquement établie.

L'Annuaire de l'Observatoire municipal de
Montsouris qui tient un registre non seulement
des températures constatées, mais encore de
toutes les variations météorologiques dont la
connaissance peut être utile avait dressé un ta-
bleau des températures les plus basses obser-
vées chaque année. Les indications de ce ta-
bleau sont d'autant plus intéressantes qu'elles
portent sur près de deux siècles. Il commence
en effet à l'année 1699.

Dans cette période de deux cents ans, la tem-
pérature la plus basse qui ait été observée fut
celle du 25 janvier 1795 qui atteignit 23 degrés
5 dixièmes. Vient ensuite le 10 décembre 1879,